

Libéralisme : Quand la foi fait son autocritique

3- La Foi

Lorsqu'ils furent arrivés près des disciples, ils virent autour d'eux une grande foule de gens, et des scribes qui débattaient avec eux. Sitôt que la foule le vit, elle fut en émoi ; on accourait pour le saluer. Il leur demanda : De quoi débattiez-vous avec eux ? De la foule, quelqu'un lui répondit : Maître, je t'ai amené mon fils, qui a un esprit muet. Où qu'il le saisisse, il le jette à terre ; l'enfant écume, grince des dents, et devient tout raide. J'ai prié tes disciples de chasser cet esprit, et ils n'en ont pas été capables. Il leur dit : Génération sans foi, jusqu'à quand serai-je avec vous ? Jusqu'à quand vous supporterez-vous ? Amenez-le-moi. On le lui amena. Aussitôt que l'enfant le vit, l'esprit le secoua violemment ; il tomba par terre et se roulait en écumant. Jésus demanda au père : Depuis combien de temps cela lui arrive-t-il ? — Depuis son enfance, répondit-il ; souvent l'esprit l'a jeté dans le feu et dans l'eau pour le faire périr. Mais si tu peux faire quelque chose, laisse-toi émouvoir et viens à notre secours ! Jésus lui dit : « Si tu peux ! » Tout est possible pour celui qui croit. Aussitôt le père de l'enfant s'écria : Je crois ! Viens au secours de mon manque de foi ! Jésus, voyant accourir la foule, rabroua l'esprit impur en lui disant : Esprit muet et sourd, c'est moi qui te l'ordonne, sors de cet enfant et n'y rentre plus ! Il sortit en poussant des cris et en le secouant très violemment. L'enfant devint comme mort, de sorte que la multitude le disait mort. Mais Jésus, le saisissant par la main, le réveilla, et il se releva. Quand il fut rentré à la maison, ses disciples, en privé, se mirent à lui demander : Pourquoi n'avons-nous pas pu le chasser nous-mêmes ? Il leur dit : Cette espèce-là ne peut sortir que par la prière. [Marc 9:14-29]

« Stavroguine, s'il croit ne croit pas qu'il croit. Et s'il ne croit pas, il ne croit pas qu'il ne croit pas ». [Fiodor Dostoïevski, *Les possédés*]. Cette phrase du roman de Dostoïevski nous plonge dans l'insaisissable même de la foi. La question de savoir de quoi l'on parle quand on parle de foi peut paraître très secondaire par rapport aux problèmes qui semblent plus criants dans nos sociétés actuelles : comme l'escalade de la menace nucléaire, la montée des extrémismes politiques ou l'avenir écologique de notre planète.

Pourtant, la critique de la foi est au cœur de notre actualité quant à nos comportements envers ce que nous tenons pour vrai ou ce que nous voudrions qui le soit. La confusion entre la foi et les croyances de toutes sortes, est à l'origine de paroles et de comportements qui ruinent ce que notre intelligence pourrait produire de meilleur si nous acceptions d'être critiques même avec les convictions qui nous semblent intuitivement les plus dignes de confiance.

La démarche qui vise à couper le fait religieux des activités humaines profanes, est très souvent admise comme signe de sagesse pour vivre en paix et sans violence les uns les autres. Mais la foi peut-elle se contenter d'un tel usage ?

N'est-ce pas l'absence de débat sur des contradictions entre les religions et les règles d'existence que se donnent les sociétés qui provoquent les pires malentendus et laisse penser que toute religion est forcément irrationnelle ? Comme s'il n'y avait de croyance qu'en religion et que la foi était l'une d'entre elles.

Si la foi est plus que quelques croyances qui sont abandonnées les unes après les autres à mesure que le savoir progresse, si la foi est un véritable mode d'existence, alors n'est-il pas essentiel d'en faire la critique pour la dégager de la gangue d'illusions et de doctrines qui l'empêchent trop souvent d'émerger comme une énergie positive de nos sociétés.

Dans le texte de l'Évangile de Marc que nous avons lu, il n'y a pas de coupure entre la vie en société et le problème de ce que croient les uns et les autres. Voilà un groupe d'hommes : les apôtres, qui sont identifiés avec une fonction particulière dans la société de leur temps : on attend d'eux qu'ils guérissent et exorcisent les malades et les possédés.

Bien sûr, aujourd'hui, en voyant de tels symptômes accabler un enfant, on courrait à la Pitié Salpêtrière pour un examen neurologique. Mais dans le contexte du premier siècle, les symptômes de ce qu'on appelait le « mal sacré », restent énigmatiques pour beaucoup et les moyens de les calmer sont inconnus. Devant l'ignorance, le champ de

l'imaginaire reste ouvert et l'explication par la possession devient plausible. D'ailleurs, Jésus ne va pas contrer cette croyance mais déplacer le problème vers la foi. Même si la superstition demeure, il est possible d'avoir foi en une autre vie pour l'enfant. Mais voilà que les apôtres ne réussissent pas à libérer cet enfant du mal qui l'atteint, alors même que son père et la foule avec lui, avaient placés leur confiance en eux.

On pourrait interpréter ce texte comme une mise en cause de Jésus suivie, immédiatement après, l'apologie de ses talents divins. Mais on peut aussi comprendre la mauvaise humeur de Jésus vis à vis des apôtres ou de la foule (on ne sait pas très bien) comme un déplacement salutaire de notre conception de la foi.

Voilà un père dont l'enfant souffre et qui ne trouve personne pour le débarrasser de son mal. On pourrait pleurer sur son sort, regretter que la médecine ne soit pas encore assez avancée pour régler le problème. Mais Jésus ne désespère pas ici à cause de l'existence de ce mal ; il désespère de ses contemporains en faisant le constat amer d'une « génération sans foi ».

Le mal a changé de place. Il n'est plus dans la maladie faisant partie des multiples formes de fragilités humaines ; ce qui n'a rien d'extraordinaire, le mal est dans ce manque de foi de toute une génération qui ne croit pas en elle-même pour changer la fatalité en espoir.

Combien de fois faisons-nous le constat qu'un autre monde est possible pour nous et que notre génération semble incapable de réagir avec la foi nécessaire au changement ? N'est-ce pas notre lot quotidien de constater que, faute d'espérance, de confiance et d'intelligence, les maux qui affligent l'humanité continuent à proliférer sans que, collectivement, une réelle volonté de changer les choses n'émerge.

La foi, on le voit ici, n'est pas l'affaire des seuls croyants, la foi, si elle vaut quelque chose pour ce monde, doit devenir un levier pour changer le monde. Et beaucoup l'ont déjà montré en réussissant à mener des combats sociaux pour lesquels seule la fatalité l'avait jusque-là emporté.

« Rien n'est impossible à celui qui croit ».

Mais que veut dire croire ? Entre le père de l'enfant qui cherche un secours à son manque de foi et Jésus qui affirme que rien n'est impossible à celui qui croit, lequel croire ? Le père de l'enfant ne s'abuse-t-il pas en disant : je crois, comme s'il pouvait le décider ? Et quand il évoque

son manque de foi, peut-il espérer qu'un autre que lui supplée à son manque de foi ? Et quand Jésus est ainsi affirmatif sur la foi, est-il en train de provoquer l'homme qui doute, ou bien déclare-t-il une vérité dont il a fait l'expérience ?

Ces versets sont extraordinaires parce qu'ils posent de la façon la plus synthétique qui soit les problèmes inhérents à la foi. On y retrouve le doute du père, pour qui l'essentiel est la guérison de son fils. Il est prêt à faire confiance à Jésus s'il peut sauver son fils. Mais il admet lui-même que ce qu'il ressent n'est pas la foi. « Viens au secours de mon manque de foi ».

On trouve aussi dans ces versets la foi de Jésus qui agit sans douter qu'il soit possible de changer les choses. On ne dit rien du contenu de la foi de Jésus. On pourrait imaginer qu'il prie Dieu pour qu'il sauve l'enfant, mais il ne délègue pas son action : il dit à ce qui divise l'enfant de sortir et de partir et il parvient, comme dans un acte magique, à faire fuir le mal. Il n'a pas douté, il n'a pas hésité, il a cru que cela était possible et le mal s'est séparé de l'enfant. La foi apparaît ici comme puissance et pas comme doctrine.

On trouve aussi dans ces versets une critique très dure de la foi des disciples et de la foule : « génération sans foi, jusques à quand serai-je avec vous ? Jusques à quand vous supporterez-vous ? » On peut même se demander si le père lui-même n'est pas visé ici, puisque Jésus reprend ses propos : « si tu peux ? » En affirmant contre ses doutes : « tout est possible à celui qui croit ».

On a coutume de dire que : Là où est la foi est toujours aussi le doute. Car il n'est pas possible de savoir là où on ne peut que croire. Si l'on ne peut rien savoir de Dieu à cause de sa divinité même, alors, la foi en Dieu peut toujours être mise en doute. Et même les religions révélées ne peuvent prouver la révélation qu'elles tiennent pour vraie. Mais si l'on peut douter de l'existence de Dieu, est-il possible, pour un croyant, de douter de sa propre foi ?

La plupart des témoignages de croyants que j'ai pu entendre, contiennent une part de doute quant au fait que ce qu'ils tiennent pour la foi soit bien la foi. Souvent, ils acceptent certaines affirmations des témoignages bibliques ou de la tradition chrétienne, mais en rejettent d'autres.

Mais, tout ce travail critique ne vient jamais à bout de l'intuition d'être en relation avec ce qu'ils nomment : Dieu, ou le divin, ou quelque chose de plus grand et qui les dépasse. Quel que soit le langage, quelle que soit la religion, quelle que soit la tradition, et quand bien même il n'y aurait pas de tradition religieuse avant qu'il y ait une expérience de foi, le constat est le même : le croyant expérimente la foi et elle résiste à toutes les contingences des traditions révélées. Ce n'est donc pas dans la foi qu'il y a du doute, mais dans la façon d'en rendre compte. La foi semble être alors une forme d'existence plus profonde encore. Une forme a priori de notre existence.

Les théologies dialectiques prétendent qu'il faut une révélation extérieure pour que naisse la foi ; les théologies du sentiment religieux imaginent que la foi est en nous de toute éternité ; et les théologies rationalistes interprètent la foi comme une projection de notre propre existence dans la transcendance de Dieu. Quant à la mystique, elle se présente comme une fusion du divin et de l'humain qui ne se laisse que difficilement décrire.

Alors que nous dit ce récit à propos de la foi ? Qu'elle rend tout possible et que si ceux qui sont là avec Jésus étaient des hommes de foi, ils n'auraient pas besoin de lui pour résoudre le problème qui se pose à eux. Mais à la fin du récit, la guérison de l'enfant est décrite avec des mots qui nous déplacent dans une nouvelle perspective face au mal.

L'enfant tombe comme mort, et la multitude le croit mort. L'auteur insiste sur l'apparente mort. Jésus en lui

tendant la main le réveille, et lui se relève, lisez ici en grec : *ressuscite*. Les mots qui sont employés ici sont ceux de la mort et de la résurrection. Par ce récit, cherche-t-on à révéler le contenu de la foi chrétienne, à savoir la résurrection promise après toute mort ? Ou bien est-on en train de faire de la résurrection la forme de toute foi ? C'est-à-dire la possibilité d'outrepasser des limites humaines comprises entre naissance et mort ?

Durant tout le récit, Jésus a refusé les limites d'une humanité blessée, empêchée, possédée par des forces contraires à la vie. Il a voulu le salut de cet enfant sans se demander s'il était pécheur ou non, si le péché venait du père ou s'il y avait quelque bonne raison pour que l'enfant soit ainsi malmené par un mal odieux qui le coupait du reste de l'humanité. Il a voulu de toute sa foi que cela cesse et que cet enfant soit libéré du mal qui le stigmatisait et l'empêchait de vivre.

Contre la superstition, les croyances culpabilisantes et les incapacités à espérer une autre vie pour cet enfant, Jésus s'est engagé, a engagé sa foi, sa parole et ses actes en disant au mal : « c'est moi qui te l'ordonne ». Cette autorité, cette parole engagée pour l'autre au nom du salut toujours possible, cette main tendue pour recommencer une autre vie, est ce qui a permis de susciter de nouveau l'enfant dans une nouvelle identité. Par analogie, l'Évangile fait de la résurrection le paradigme de la foi.

On peut objecter que la foi n'existe pas seulement pour les chrétiens. Dans les autres religions, la résurrection ne peut servir d'analogie à cette transgression des limites humaines pour passer dans le domaine de la transcendance. En revanche, la vie au-delà de toute mort et la pensée de l'infini et de l'éternité sont communes à toutes les religions et le paradigme de l'espérance devient universel.

Vivre selon la foi, on le voit, n'est pas une adhésion à un contenu doctrinal donné, mais un état de vie, une forme d'existence qui a pour mesure l'éternité et l'infini.

Il n'y a donc pas de contenu de la foi dans cette histoire, mais c'est la foi qui contient le croyant, qui donne forme à son existence. Cette terre promise infinie et cette éternité effacent les murs de la finitude humaine pour transformer le désespoir en espoir infini. Dans la foi, le croyant existe selon d'autres catégories a priori qui ne sont plus l'espace et le temps mais l'infini et l'éternité.

L'échelle n'est plus la même et rien n'est impossible à celui qui croit. Non pas que celui qui croit obtient tout ce qu'il espère, mais il espère tout, même le plus incroyable et sa vie en est transfigurée. Il ne s'agit pas là d'un enthousiasme ou d'un optimisme, mais d'un état qui s'apparente à la prière. Une relation à l'infini qui transcende les limites d'ordinares admises.

Contre toute attente, Jésus explique l'efficacité de son geste par **la prière** alors qu'à aucun moment dans cette histoire, Jésus ne se met prier. A moins que, lorsque Jésus parle et agit, il ne soit en fait en train de prier. Pas à genoux, pas en récitant les mots qu'on lui a appris, mais il se fait lui-même prière, désir de salut pour cet enfant qu'il aime de l'amour du prochain que sa foi lui a fait découvrir. Et devant lui, alors que l'enfant était l'objet du désespoir de tous, il devient le ressuscité, celui qui se relève.

Là où l'on attendait peut-être la foi comme conformité à une doctrine, elle apparaît comme une forme de l'existence. Alors, au lieu de nous demander si nous croyons correctement en Dieu, peut-être faudrait-il davantage envisager la foi comme ce qui fait de nos existences des prières, adressées à l'infini et à l'éternité pour changer la fatalité en espoir.

AMEN.